

LE MARCHAND DE SABLE

L'HOMME était seul au seuil de la nuit. La lune, déjà, se montrait à la fenêtre. L'apaisement venait du ciel et chaque étoile était un sourire confiant à la terre. Tout reposait, revêtu de silence. La chaîne du chien ne grinçait plus dans la cour ; aucun pas ne claquait sur la route...

C'était l'hiver, l'hiver serein, l'hiver lucide. La neige n'avait pas encore fait son apparition ; décembre s'étirait vers Noël sans cette présence.

Pourtant, elle se montrait, blanche sur la tête

de l'homme, en haut d'un corps interminable. Une mèche rebelle tombant sur un front bronzé, une bouche sans amertume, quelques rides comme une attaque du temps sur la sérénité d'un visage, un menton trahissant l'éducation lente de la volonté, et surtout des yeux bleus pleins de douceur, tout cela contribuait à donner à sa physionomie une expression de bonté, de touchante et profonde humanité.

Il se leva en pesant sur les bras de son fauteuil et resta un instant immobile, à la recherche d'une décision. Sa tête dodelina et son visage eut la moue d'enfant que certains vieillards n'ont pas perdue. Et chez lui, tout rappelait l'enfant qu'il avait pu être : quelque maladresse dans les gestes, un mouvement spontané suivi d'une hésitation, un peu de mélancolie laissant place à un sourire joyeux, peut-être aussi cette façon qu'il n'avait pas perdue de rejeter ses cheveux en arrière d'un mouvement brusque de la tête.

Autour de lui, la pièce s'arrondissait. Il semblait que des bras gigantesques eussent pu se refermer sur elle pour la serrer avec amour. Les murs n'existaient plus — ou plutôt, ils étaient construits non pas de pierre ou de brique, mais de livres. Leur chair était ainsi faite et les reliures s'amoncelaient ici, se serraient là, pour former une forteresse imprenable. Certains avaient quitté la communauté pour aller, faisant l'école buissonnière, à la conquête de la pièce. On en voyait partout : sur les chaises, sur le bureau et, même,

les plus hardis dormaient sur le tapis, en chiens fidèles.

L'un d'eux — peut-être le dernier acquis, le plus chéri — reposait près de la lampe. Après une hésitation, l'homme alla vers lui, posa le bout de ses longs doigts sur la reliure de veau et en caressa la surface lisse comme s'il eût désiré le deviner par le toucher avant de le découvrir par le regard.

Mais il s'éloigna pour tirer une pipe de son support mural ; après l'avoir flairée, il la reposa, en prit une autre. Satisfait de son choix, il bourra cette dernière avec des gestes méticuleux, d'un tabac noir tiré par petites pincées d'un pot de faïence.

Il revint à son fauteuil en prenant au passage l'in-folio. Une allumette craqua dans le silence. Un souffle de fumée éteignit la petite lumière cependant qu'un brasier commençait à vivre entre ses doigts.

Il fumait lentement. Son corps reposait ; il était seul, il était bien. Aucun sommeil ne le visitait. Il pensa qu'il se trouvait au bord de la plus belle nuit de décembre qui fût. Il eut chaud parce que les reliures jetaient de petites flammes ; il baissa la lampe pour qu'elles prennent plus de valeur.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il n'ouvrît son livre. Enfin, il le fit, au hasard... Il avait quitté l'âge où on lit un volume de façon suivie, méthodique, où l'on dévore de la première à la dernière page. Il lui suffisait parfois de lire un simple mot ou une phrase, pour qu'en sa pensée

se constituât un livre autre que celui qu'il avait entre ses mains, un livre vivant : celui des souvenirs.

Ses yeux glissèrent de ligne à ligne ; il tourna gravement des pages, puis feuilleta, refeuilleta, se demandant s'il ne reposerait pas l'ouvrage. Il le fit claquer en le fermant et le laissa s'ouvrir de nouveau. Il fit ce geste comme on ferme les yeux sur une pensée élaborée pour ne les rouvrir que sur l'épanouissement souhaité. Une phrase s'imposa immédiatement :

D'un jour à un autre jour, d'une année à une autre année, il n'est qu'un temps qui vaille qu'on le vive : celui de notre vérité.

L'homme fit entrer la phrase dans sa tête et il sentit que son intelligence la laissait glisser insensiblement vers son cœur. Il lut encore :

... il n'est qu'un temps qui vaille qu'on le vive : celui de notre vérité.

Il se surprit à dire la phrase tout haut, à la retenir. Les yeux fermés, il la dégusta et approuva de la tête.

A l'âge où soixante hivers se sont succédés, comment savoir quels sont les jours, les heures, les minutes qui ont été vraiment saisis, vraiment vécus, où la pensée a pu explorer l'être jusqu'au plus intime, sans qu'un geste, une lassitude, le

bruit d'une horloge fussent venus l'interrompre ?

Ainsi l'homme pensait : « la nuit efface le jour, mais le moment de joie n'est-il pas celui où la pensée peut poursuivre sa marche à la conquête de l'esprit ? »

Il voyait se dessiner un soir interminable : celui de la vieillesse qui lui ferait découvrir les temps vécus ; un soir qui le laverait des moments inutiles, des périodes creuses, vides, sottement animales ; un long soir qui lui montrerait les heures riches de révélations, celles qui résument toutes les autres, où la vie se joue, où se tracent des itinéraires, celles où l'on a vraiment l'impression d'exister, tout comme s'il n'en était qu'un de votre espèce, où la personnalité se dégage, où l'être se dédouble pour se rencontrer dans la solitude.

Ebloui de sa découverte, l'homme se leva, posa sa pipe, éteignit la lampe, revint à son fauteuil. Il enfouit ses mains dans ses manches et, dès lors, il n'y eut plus dans la pièce qu'un grand livre ouvert : celui de sa vie qu'un soir merveilleux lui tendait par la magie d'une phrase enfouie au fond d'un autre livre.